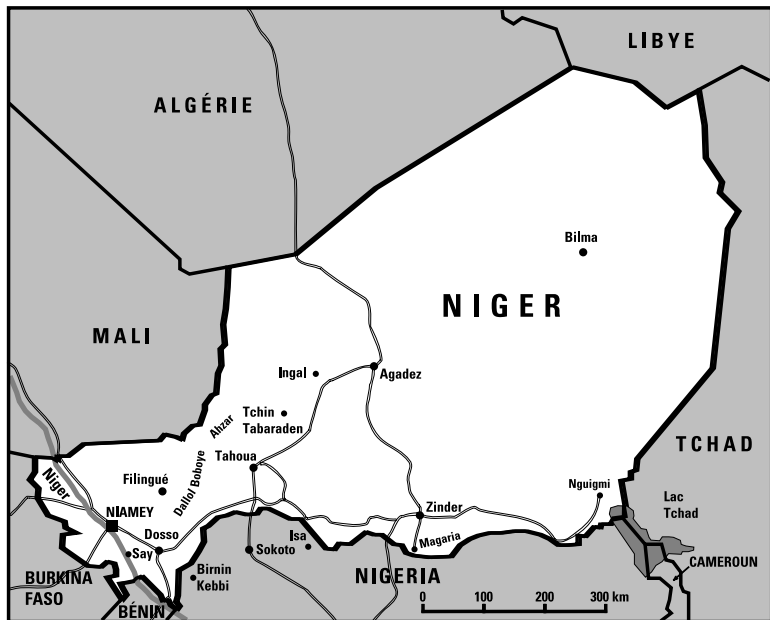


Niger
PEULS WODAABE
Chants du worso



Niger
WODAABE FULANI
Worso songs



Collection fondée par Françoise Gründ et dirigée par Pierre Bois

Enregistré en mars 1997 à la Maison des Cultures du Monde. Enregistrements et notice, **Pierre Bois**. Traduction anglaise, **Judith Crews**. Illustrations de couverture, **Françoise Gründ**. Photographies, **Isabelle Montané**. Prémastérisation, **Frédéric Marin**. © et © 1997-2004 Maison des Cultures du Monde.

Ces enregistrements ont été réalisés dans le cadre du premier Festival de l'Imaginaire (février-avril 1997). Remerciements à Mme Oumou Sissoko, à M. Yves de la Croix et à M. Bernard Rosselot.

INEDIT est une marque déposée de la Maison des Cultures du Monde (direction, Chérif Khaznadar).

Niger

PEULS WODAABE

Chants du worso

Nos connaissances sur l'origine des Peuls sont incertaines. Une hypothèse confortée par leurs légendes situe leurs ancêtres dans la région de la Mecque d'où ils seraient partis avec leurs troupeaux de zébus et auraient traversé la Mer Rouge pour venir s'établir en Afrique.

Quant aux nomades Wodaabe, d'après leurs récits, ils viendraient de l'est, "d'au-delà de l'eau", sans que l'on sache si cette eau est le Niger, le lac Tchad ou la mer. Une autre légende fait naître la première vache dans la *bahar malia*, l'immense mer qui entoure la terre et dont le nom rappelle celui que les Arabes donnent à la Mer Rouge (*bahar malla*).

Qu'ils soient nomades comme les Wodaabe ou semi-nomades, les Peuls ont presque toujours suivi les parcours de transhumance de leurs troupeaux, déménageant pour échapper à la tyrannie, la guerre, la famine, les épidémies de bétail, ou plus simplement à la recherche de nouveaux pâturages.

Après l'installation d'une première colonie à Say en 1233, l'infiltration peule le long des rives du Niger s'est faite principalement entre 1800 et 1850, la majorité d'entre eux

étant sédentaires. Quant aux nomades – dont on peut retracer les migrations depuis le milieu du XIX^e siècle –, ils arrivèrent au début du XX^e siècle.

Les Wodaabe situent le début de leur exode vers le Niger à Kazauré (actuellement au nord du Nigeria). Cette petite principauté faisait partie de l'empire du Sokoto fondé au début du XIX^e siècle par Uthman dan Fodio. De temps à autre, le fils du prince de Kazauré surgissait dans un campement et choisissait une femme pour la nuit. Or un jour, un mari se rebella et tua le jeune homme. Les anciens décidèrent alors de rassembler hommes, femmes, enfants et bétail et partirent vers l'ouest. Le prince lança ses cavaliers à leur poursuite. Ceux qui ne purent échapper furent tués ou réduits en esclavage. Les autres arrivèrent à Kebbi puis repartirent cette fois vers l'est pour Isa, au cœur de l'empire du Sokoto, et se placèrent sous la tutelle protectrice de dan Fodio.

Dan Fodio nomma un certain Kadahe pour être leur *ardo*, leur chef, et ils connurent une période prospère, achetant même des captifs de guerre pour s'occuper des troupeaux et creuser les puits.

Plus tard, des pâturages neufs les attirèrent vers Filingué à 100 km au nord de Niamey. Cette région humide, qui s'étend du nord au sud à travers la frontière malienne, allait devenir leur parcours d'hivernage. Remontant le Dallol Boboye, leurs itinéraires les amenèrent peu à peu vers le nord, dans les régions de Tchintabaraden et d'Ingal.

Depuis ce temps et jusqu'à une époque encore très récente, les Wodaabe, divisés en petites fractions de lignage comprenant quelques dizaines de personnes, exécutaient ainsi, parfois sur plusieurs centaines de kilomètres, de complexes parcours migratoires entre le nord du Nigéria, la frontière du Tchad, la région d'Agadez et les environs de Niamey. Leur population est estimée aujourd'hui à 45.000 personnes environ.

Depuis 1974, les sécheresses successives ont eu raison d'une grande partie du bétail et ont forcé nombre de Wodaabe à établir leurs campements à proximité des villes. Mais même ceux qui aujourd'hui ne peuvent plus conduire leurs troupeaux de zébus, entendent périodiquement l'appel des grands espaces. Pour ce peuple à peine islamisé, le zébu joue un rôle essentiel. C'est sans doute pour cette raison que le terme *bororo* par lequel les Wodaabe désignent leurs vaches, fut adopté comme ethnonyme par leurs voisins et les colons français. Les Wodaabe sont cependant conscients de la nuance péjorative que recouvre cette appellation et en général ils la rejettent.

Cet animal aux cornes en lyre et à la robe acajou les nourrit de sa chair et de son lait, il est l'objet du sacrifice lors des mariages, il est au cœur de leurs mythes fondateurs. Animal quasi mythique, il se possède mais ne se dénombre pas. Toute la vie économique traditionnelle est centrée sur son élevage.

De tous les nomades du Niger, les Wodaabe ont le mode de vie matérielle le plus dépouillé. Ils ignorent la tente et s'abritent dans des parcs formés d'une barrière de branchages qui les protègent du vent, du soleil, des animaux domestiques et des fauves. Tout ce qu'ils possèdent tient en quelques bagages portés par les bœufs ou les chameaux : nattes de paille, cordes, outres de peau,alebasses pour le lait et l'eau, bijoux, produits de maquillage, herbes médicinales... Quant à ceux qui se sont installés aux abords des villes, leurs campements témoignent de la même simplicité spartiate.

Dédaignant la promiscuité et le contact, ces habitués des grands espaces se tiennent toujours à l'écart des agglomérations. On ne les y voit guère que les jours de marché où il viennent vendre leurs produits, faire leurs achats et danser le *ruumi*. Les femmes sont reconnaissables à leur chignon sur le front et les hommes à leur grand chapeau conique orné de plumes (souvent remplacé aujourd'hui par la *shaysh* touareg) et à leurs cheveux longs que les femmes tressent en petites nattes.

La vie des Wodaabe est rythmée par les saisons. Dès la fin des pluies en novembre, l'harmattan commence à souffler depuis les régions désertiques du nord-est. Il se met d'abord à faire froid, puis peu à peu la chaleur s'installe et avec elle, la saison sèche. On recherche alors les zones humides et les puits profonds. La période la plus difficile se situe en avril-mai. Les hommes souffrent de la disette et ménagent leurs réserves de mil tandis que les bêtes sont chaque jour un peu plus efflanquées.

Enfin quelques orages secs annoncent le début de la mousson venue du sud-ouest et avec elle la saison d'hivernage propice aux fêtes. En juillet, alors que les pluies deviennent fortes et que l'on peut se nourrir abondamment, les *ardo*, chefs de fractions, recensent tous leurs parents égaillés dans les campements, et les convie au grand rassemblement annuel, le *worso*. On y célèbre les naissances et les mariages, les jeunes gens sortis de l'adolescence "prennent la barbe", signe de leur passage à l'âge adulte, les vieux rendent la justice, règlent les différends, tandis que les jeunes mangent, courtisent les filles et dansent.

Pour ce peuple dont chaque geste affirme de manière à la fois consciente et inconsciente la spécificité physique, le *worso* est un véritable culte rendu à la beauté physique.

Dès la tombée du jour, les jeunes hommes s'isolent derrière de maigres buissons et

concoctent des philtres dont chacun a le secret et qui sont destinés à renforcer leur pouvoir de séduction.

Puis ils se couvrent le visage de poudres colorées : rouge pour la danse *gereol*, ocre pour les autres, les yeux et les lèvres sont cernés de khôl et l'arête du nez rehaussée d'un fin trait jaune.

Ensuite, ils se ceignent la taille de pagnes de peau tannée et de tissu et revêtent une tunique sans manche de coton noir décorée de petites broderies géométriques aux couleurs vives, sauf pour la *gereol* qui se danse torse nu.

En guise de bijoux, ils portent en bandoulière plusieurs colliers de cauries, et autour du cou les petits réticules de cuir qui ne les quittent jamais.

Les parures de tête se composent d'un turban de coton blanc, d'une tiare formée de plusieurs cabochons d'argent ou de cuir et enfin de deux ou trois longues plumes d'autruche.

Et ainsi, de la tombée du jour jusqu'à l'aube, plusieurs jours de suite, ils dansent le *ruumi*, le *yake*, le *mosi*, le *lele-lele*... Le dernier jour a lieu la *gereol* qui se terminera avec l'élection par quelques jeunes filles du plus bel homme de l'année. Le lendemain matin, chaque famille fait ses paquets, réunit les bêtes et reprend sa vie nomadique ne laissant derrière elle que quelques traces sur le sable vite effacées par le vent.

Les enregistrements

L'ensemble enregistré dans ce disque appartient au lignage Gejankoé. Il est dirigé par Ortoudo Bermo, un doux géant de plus de deux mètres, qui remporta par deux fois le concours du *worso* en 1995 et 1996. Sans doute est-ce la raison pour laquelle il fut choisi comme chef de groupe car il ne s'agit pas d'un directeur au sens strict du terme. En effet, toutes les décisions intéressant la vie du groupe sont prises en commun et si possible à l'unanimité à l'issue de longues et savoureuses palabres arrosées d'une interminable noria de verres de thé.

Les membres de ce lignage, touchés comme la plupart des Wodaabe par la destruction de leur cheptel, partagent leur temps entre Tchín Tabaraden et Niamey et leurs activités entre le transport du bétail, le gardiennage de maisons en ville et la bijouterie de pacotille dont ils ont appris les techniques au contact de leurs voisins touaregs. La raison principale qui les pousse aujourd'hui à se présenter en public est d'amasser l'argent nécessaire à la reconstitution des troupesaux que les sécheresses successives leur ont fait perdre.

L'ensemble de ces enregistrements se déroule dans un climat décontracté, émaillé de rires, d'apostrophes voire même de moments d'incertitude qui ne semblent point prêter à conséquence. Qu'il s'agisse du chant ou bien de la danse, chacun paraît

jouer, à l'intérieur d'un cadre par ailleurs strictement fixé, d'un espace de liberté qui contribue à faire de ce spectacle — car il s'agit bien d'un spectacle donné devant une communauté fière de la beauté de ses jeunes gens — un moment de grâce indécise, à l'image de ces garçons dont le corps et la physiologie encore adolescents n'ont pas atteint l'achèvement de la maturité.

1. Ruumi, Ummalee

Ruumi, de 0'00" à 7'16"

Cette danse en cercle n'est pas spécifique au *worso*. Les Wodaabe peuvent l'exécuter tout au long de l'année, lors de leurs rencontres, notamment sur les marchés.

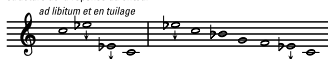
Le *ruumi* comprend deux parties, la première est un chant responsorial non mesuré entre un ou deux solistes alternés et le chœur des danseurs. Les solistes lancent tour à tour de longs appels sur une échelle pentatonique descendante qui sont ponctués par les accords mobiles du chœur. Après quelques échanges, le groupe entonne une formule mélodique simple et rythmée par les claquements de mains. La ronde des danseurs se met alors à tourner, très lentement, presque imperceptiblement, pieds traînants et genoux à demi fléchis, tandis que les solistes, tour à tour, se placent au centre pour entraîner les autres.

La première partie, purement vocale, est pentatonique. Elle commence par des appels descendants en tuilage qui sont soutenus par des notes tenues en bourdon. Puis viennent de longs appels échangés par deux ou trois solistes et qui sont ensuite relayés par le chœur.

structure de l'appel soliste



structure de la réponse du chœur



La seconde partie, directement enchaînée à la précédente, est tétratonique. Elle s'organise en quatre voix (numérotées de 1 à 4 dans la transcription schématique suivante), certaines de ces voix pouvant se subdiviser à leur tour en sous-motifs ornementaux.

chœur à 4 voix
ad libitum et en tuilage



Les danseurs font lentement tourner leur tête, à gauche, puis à droite, roulent des yeux agrandis par le khôl et découvrent dans une sorte de sourire figé des dents dont la blanchœur tranche sur la noirceur des lèvres peintes. Dans le même mouvement, leurs bras s'élèvent parallèlement à hauteur de la poitrine, puis redescendent tandis qu'ils

plient légèrement les genoux dans une longue vague ondoyante.

4. Mosi

Cette autre danse en ligne est la seule à laquelle les jeunes filles soient autorisées à participer, quoique discrètement.

Le chant, responsorial, fait alterner de courtes formules échangées entre les solistes et le chœur et accompagnées par des claquements de mains et le martèlement des pieds. Les danseurs se placent tour à tour devant la ligne formée par leurs compagnons et frappent avec leurs talons des variations rythmiques dans lesquelles ils rivalisent d'imagination.

5. Dorori

Le *dorori* a un caractère guerrier qui annonce la *gereol*. Cette danse en ligne, assez brève comparativement aux précédentes, est essentiellement rythmique. Plus encore que les autres, elle affiche un caractère de parade, soulignant l'originalité de chaque individu en même temps que l'identité du groupe.

Après une introduction vocale, la danse commence, conduite par un des solistes et accompagnée de claquements de mains et de cris lancés à contretemps. Peu à peu le tempo s'accélère, les danseurs se rapprochent lentement les uns des autres pour finalement se ruer dans un ultime cri sur le point central occupé par le meneur.



▲ *Yake*

Cereol ►





Ortoudo Bermo, chantant dans le yake / singing in the yake

Niger

WODAABE FULANI

Worso songs

What is known about the origins of the Fulani people is uncertain, at best. One hypothesis, which is supported by their own legends, holds that their ancestors came from the region around Mecca, from whence they departed with their zebu herds to cross the Red Sea and settle in Africa.

As for the Wodaabe, according to their stories and tales, they came from the east, “beyond the water”, without it actually being known whether the water in question was the Niger River, Lake Chad, or the sea. Another legend says that the first cow was born in the *bahar malia*, the immense sea which surrounds the earth, and whose name closely resembles the name which the Arabs give to the Red Sea (*bahar malla*).

The nomadic and semi-nomadic Fulanis have almost always followed the transhumance of their livestock, moving around to escape tyranny, war, famine or animal epidemics, or else simply in search of greener pastures.

Although their earliest colony in the Niger dates from 1233 (the Say colony), the establishment of Fulanis along the banks of the Niger River occurred mainly from 1800 to 1850, with a majority of sedentary settlers.

The nomads, whose migrations may be traced from the middle of the 19th century, did not arrive until the beginning of the 20th century. The Wodaabe identify the beginning of their exodus towards the Niger with the region of Kazaure (today the north of Nigeria). This small principality belonged to the Sokoto empire founded at the beginning of the 19th century by Uthman dan Fodio. From time to time, the son of the prince of Kazaure would show up in a Wodaabe camp to choose a woman for the night. One day, the husband of one of the women rebelled and killed the young man. The elders decided at this point to gather together all the men, women, children and livestock and set off for the west. The prince sent his horsemen after them. Those who could not manage to escape were either killed or taken captive to be slaves. The others arrived safely in Kebbi, after which they journeyed towards the east to Isa, situated in the heart of the Sokoto empire. There they placed themselves under the protection of dan Fodio.

Dan Fodio named a man called Kadahe as their *ardo*, or chief, and they enjoyed a period of prosperity during which they were

even able to buy captives to look after their livestock and dig wells.

Later on, richer pastures attracted them towards Filingue, 100 km (40 miles) to the north of Niamey. This humid region, stretching from the north to the south across the borders of Mali, was to become their winter pasture ground. By following the Dallol Boboye upstream, their paths little by little led them towards the north into the regions of Chin Tabaraden and Ingal.

Since these times, and even until quite recently, the Wodaabe, divided into small fractions of lineages comprising a few dozen individuals, followed their complex migratory paths sometimes covering hundreds of kilometres between northern Nigeria, the border of Chad, the region of Agadez, and the outskirts of Niamey. Today, their population is estimated at 45,000 persons.

Since 1974, a series of droughts have decimated the livestock herds and forced a number of the Wodaabe to establish their camps closer to the cities. But even those among them who have lost all their cattle still periodically hear the call of the open spaces. This is because for these people, only barely converted to Islam, the zebu has always been the essential element in their lives. It is probably for this reason that the term *boro-ro*, which the Wodaabe use for their cattle, was adopted as an ethonym by neighbouring peoples and the French colonists. However, the Wodaabe are conscious of the

pejorative nuance attached to this word, and in general they deny it.

With its lyre-shaped horns and mahogany hide, the zebu provides both beef and milk for the Wodaabe, and is also used as a sacrificial object during wedding ceremonies. This animal is at the heart of their founding myths, and has itself become practically mythical; it may be owned, but never counted. The traditional economic life of the Wodaabe is entirely dependent upon livestock.

Among all the nomadic tribes of the Niger, the Wodaabe live the sparest existence. They do not own tents, but take shelter in parks formed by branch fences which protect them from the sun, the wind, their own herds and wild animals. Everything they possess fits into a few bags carried on their oxen or camels: straw mats, ropes, goatskins, gourds for water and milk, their jewelry, make-up and medicinal herbs. Even those who have settled on the outskirts of the cities continue to lead their lives with the same kind of Spartan simplicity.

These people shun close contact and promiscuity, for they are used to open space and always prefer to stay outside the cities. They are usually only seen in towns on market days when they come to sell their products, buy goods and dance the *ruumi*. The women may be identified by the way they wear their hair in a bun on the forehead, and the men by large cone-shaped hats decorated with feathers (often replaced

today by the Tuareg *shaysh* turban) and their long hair, which the women braid into narrow plaits.

The life of the Wodaabe follows the seasons. At the end of the November rains, the harmattan begins to blow in from the deserts to the northeast. The temperatures fall, then little by little the heat arrives, and with it, the dry season, when it becomes necessary to look for wet areas and deep wells. The most difficult time of the year is April-May. The people must ration their food and delve into their stores of millet, while each day the animals' ribs stick out a little more. Then at last dry thunderstorms come, announcing the beginning of the monsoon from the southwest and, with it, the wintering season with its many feasts.

In July, when the rains fall steadily and there is food for everyone in plenty, the *ardo*, or fraction-chiefs, take a census of their kinfolk scattered in the various campsites and call them together for the large annual reunion, the *worso*. Births and marriages will be celebrated and the young men who have come of age "will take the beard" as a sign of their passage into adulthood. The older men will dispense justice and settle disputes while the younger ones will eat, pay court to the girls and dance.

For this people whose each attitude asserts consciously or unconsciously their physical originality, the *worso* is a true cult to plastic beauty.

As soon as night has fallen, the young men take cover behind the shrubs and bushes to concoct philtres whose secrets are closely guarded, and which are supposed to reinforce their power of seduction.

Their faces are decorated with coloured powder: red for the *gereol* dance, ochre for the others. They line their eyes and lips with kohl and draw a yellow line down the middle of their noses. Next, they put on cloth and leather loincloth belts and a sleeveless black cotton tunic embroidered in small geometric patterns in bright colours; this costume is not worn, however, for the *gereol*, which is danced bare-chested.

Their jewellery decoration consists of cowry necklaces slung over the shoulders, and around their necks they wear small leather reticules which they never remove.

Headgear consists of a white cotton turban, a tiara made of leather or silver cabochons, and two or three long ostrich feathers.

And thus attired, from sundown until sunup, and for several days running, they dance the *ruumi*, the *yake*, the *mosi*, the *lelelele*... On the last day of the festivities, the *gereol* takes place, which ends with the election of "Most Handsome Man of the Year", chosen by some of the young women. The next morning, the families pack up their belongings, gather their livestock together and go back to their nomadic life, leaving behind them only footprints in the sand to blow away with the wind...

The recordings

The group recorded on this CD is of the Gejankoe lineage. It is directed by Ortoudo Bermo, a kindly giant over 2 meters tall (6' 9") who has twice won the *worso* contest, in 1995 and 1996. This undoubtedly explains why he was chosen as head of the group, because in fact they do not really have a director in the usual sense of the term. This is because decisions involving the entire group are usually made collectively, and if possible unanimously, after endless and savoury talk sessions which are watered by an interminable stream of glasses of tea.

The members of this lineage, like most of the Wodaabe, have lost their herds of cattle, and they divide their time between Chin Tabaraden and Niamey transporting cattle, looking after houses in the towns and crafting paste jewellery, a technique which they learned from contact with their Tuareg neighbours. Their decision to perform in public now has been motivated by the desire to earn the money necessary to replenish their livestock, which have died after the repeated droughts.

All these recordings are worked out in a relaxed atmosphere, with laughter and the dancers calling out to each other; there are even moments of uncertainty which have no effect whatsoever on the performance as a whole. While they are singing or even

dancing, each member appears to have a space of freedom within a strict framework, and so this performance – and here it is indeed a performance performed for a community proud of the beauty of its youngsters – becomes a moment of hesitant grace, in the image of these youths whose bodies and still-adolescent faces have not yet reached full maturity.

1. Ruumi, Ummalee

Ruumi, from 0'00" till 7'18"

This circle dance is not limited to the *worso* festivities. The Wodaabe perform it year round, anytime there is a reunion, and especially at market.

The *ruumi* is composed of two parts, the first being a responsorial song in free metre alternating between one or two soloists and a choir of dancers. The soloists, one after the other, toss out long calls on a descending pentatonic scale, punctuated by the mobile chords of the choir. After several exchanges, the group breaks into a simple melodic formula whose rhythm is struck by clapping the hands. The circle of dancers then starts to turn, very slowly, almost imperceptibly, while the soloists, one by one, go into the centre to lead the others.

The rhythm is generally built over a compound 12/8 measure.

lap by one part of the choir, supported on notes held in drone by the other part. After this, long calls are exchanged by two or three soloists, and these are then relayed by the choir.

structure of the call in solo



structure of the choir answer



The second part, directly connected to the first one, is tetratonic. It is organized into four voices (numbered 1 to 4 in the schematic transcription which follows), some of which may in turn be subdivided into ornamental sub-motifs.

4 parts chorus
ad libitum and overlapping



The dancers slowly turn their heads to the left, then to the right, rolling their eyes which appear to be larger from the Kohl eyeliner. A kind of stylized smile reveals their teeth, whose whiteness contrasts with their black lipstick. In the same movement, their arms are raised together to chest-level, then lowered as they slightly bend their knees in a long, rippling wave-motion.

4. Mosi

This line dance is the only one in which the young women are allowed to participate, albeit discreetly.

The responsorial song alternates brief formulas exchanged between the soloists and the choir, and is accompanied by hand-clapping and feet-stamping. The dancers position themselves one by one in front of the line formed by their companions, striking their heels in rhythmic variations in which they outdo each other in creative imagination.

5. Dorori

The *dorori* is warlike and announces the *gereol*. This line dance is somewhat brief in comparison with the others and is essentially rhythmic. Moreover, this dance is a parade which displays the originality of each individual as well as the common identity of the group.

After a vocal introduction, the dance begins, led by one of the soloists and accompanied by hand clapping and calls which are shouted against the beats. Little by little the tempo accelerates, and the dancers slowly move closer and closer to each other to end, with a final shout, by rushing into the middle where the leader is standing.



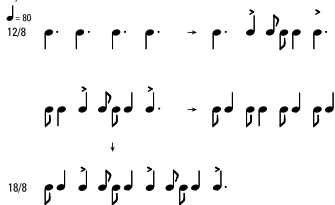
6. Gereol

This is the last phase of the *worso* dances, alternating songs, hieratic dance and the mimicries of the *yake* with phases of pure dance movement in which the only sounds heard are the stamping of heels and the jingling of the bells attached to the dancers' ankles.

The basic rhythm, in 12/8, gives rise to a more and more complex series of variations which results in the stacking of various rhythmic patterns that are divided up among the dancers.

While they are dancing, the young men hold their lances or small batons in front of them while they turn in a circle (the word *gereol* comes from the verb *yerago*, to turn), and then they return to their place in the line.

rhythmic structure of the dance



When the dance is over, the elders consult a small group of three or four young women chosen for the event, and who then announce the name of the lucky man who has been chosen as “most handsome man of the year”.

PIERRE BOIS



NIGER • PEULS WODAABE • Chants du worso

Membres du lignage Gojankoé

NIGER • WODAABE FULANI • Worso songs

Members of the Gojankoé lineage

1. Ruumi & Ummalee 14'14" 2. Lele-lele 5'01" 3. Yake 8'06"
4. Mosi 2'43" 5. Dorori 2'10" 6. Gereol 17'41".

